

CIEA 2002

Pour une utilisation responsable du savoir

Juerg Schuepbach, Université de Berne, Suisse

Vendredi, 30 août 2002

**23^E COURS-SÉMINAIRE INTERNATIONAL D'ÉTUDES SUR LA FORMATION
PROFESSIONNELLE ET L'ENSEIGNEMENT EN AGRICULTURE**

Je vous livre quelques idées et exemples pour vous préparer à mon exposé. Pendant le séminaire CIEA 2002, vous aurez l'occasion de vous rendre à des manifestations de formation continue, de visiter différents établissements; vous aurez donc la possibilité d'acquérir de nouvelles connaissances, d'approfondir ou de revoir celles qui sont déjà acquises. Vous examinerez de manière approfondie et sous différents aspects «la gestion des connaissances», les réseaux du savoir ainsi que les thèmes importants pour la formation et la vulgarisation.

Que ferez-vous de ces connaissances, comment les utiliserez-vous?

«Pour une utilisation responsable du savoir»

Tel est le titre de cet exposé ainsi que l'ont formulé les organisateurs du séminaire.

Le titre se rapporte à un aspect bien précis du savoir, c'est-à-dire au fait qu'à notre époque l'homme, par le savoir, dispose d'un potentiel qui est loin d'être inoffensif. La manière dont nous gérons ce savoir pourrait devenir pour nous une question de survie...

De toute évidence, les organisateurs du séminaire entendent approfondir les considérations que j'avais exprimées lors du séminaire 2000 (sur le thème «Développement de la formation dans l'agriculture: l'être humain au centre»; je conclusais alors mon résumé par cette phrase (citation):

«L'être humain au centre doit agir en toute conscience de ses responsabilités et de l'éthique»

L'histoire du XX^e siècle, les développements qu'ont connu les décennies passées et les événements qui ont marqué ces dernières années, tout devrait et doit nous ouvrir les yeux: si, en tant qu'êtres humains, nous sommes bel et bien le centre d'intérêt de par la portée globale de nos actes, nous ne devons jamais oublier que notre position dominante nous impose la prudence, le respect de l'autre et le sens des responsabilités. Cela s'applique aussi à «la formation agricole au seuil du nouveau millénaire». Savoir que l'Homme est capable du meilleur comme du pire, que nous pouvons faire de grandes choses mais aussi provoquer des désastres, doit nous amener à fonder nos tâches quotidiennes sur des principes éthiques.

L'être humain avec ses instincts et ses besoins, avec ses qualités et ses défauts, avec ses désirs et ses rêves, l'être humain, être de raison, doit prendre conscience de sa position centrale et des responsabilités que cela implique pour lui face à l'ensemble.

Le nouveau thème n'est pas simple :

- On ne peut pas le traiter selon des critères techniques, scientifiques et objectifs. La science met à disposition un savoir, alors que les considérations sur l'utilisation du savoir relèvent de la philosophie; on s'efforce en somme de faire converger nos pensées et nos actions dans une direction déterminée et éventuellement de les motiver.
- Nous ne devrions pas parler de responsabilité et d'utilisation responsable du savoir, nous devrions avant tout agir en conséquence! Toutefois, nos actions et la manière dont nous agissons peuvent être le résultat de connaissances spécifiques ou générales ; et c'est précisément là que nos pensées peuvent apporter leur contribution...

- Le contexte thématique de cet exposé et surtout le contexte et les répercussions globales de ce que nous faisons ou ne faisons pas de notre savoir, demandent impérativement une approche complète, internationale, prenant en compte notre planète et l'ensemble de sa biosphère.
- La formulation du thème en question contient un appel. Dès lors, le conférencier risque de passer pour un moraliste, un prédicateur ou un prophète.
- Et, dernière considération et non des moindres, on doit parler de valeurs et prendre soi-même position. Mes constatations et les exemples que j'ai choisis sont subjectifs et personnels; leur rôle est d'interpeller (pour inciter à la réflexion) et de provoquer (pour amener à la discussion); en aucun cas, ils ne veulent être blessants.

Nous ne pouvons pas donner de réponse définitive aux questions les plus décisives qui préoccupent l'être humain depuis la nuit des temps et sur lesquelles se sont penchés beaucoup de philosophes célèbres. Le plus connu est certainement IMMANUEL KANT (1724 - 1804) et ses trois questions célèbres:

- Que puis-je savoir?
- Que dois-je faire?
- Que puis-je espérer?

Notre thème est lié à la deuxième question: Que dois-je faire de mon savoir? Comment dois-je me comporter par rapport à mon savoir? Depuis KANT, le monde a beaucoup changé. Certains philosophes ont repris les idées de Kant et les ont développées, d'autres les ont contredites. Il est intéressant de constater que ces questions sont encore l'objet de nos préoccupations, y compris durant ce séminaire. Apparemment les *questions* durent et sont plus longtemps valables que les *réponses*...

Responsable: est-ce que cela a vraiment un sens?

Le sens des responsabilités ne procure ni plaisir, ni richesse, ni pouvoir. Bien au contraire. D'innombrables exemples tirés de l'histoire tant ancienne que moderne ou contemporaine montrent que ce n'est pas le sens des responsabilités qui a permis et permet encore à bon nombre de politiciens et de leaders du monde économique de gravir les échelons, mais la brutalité, la corruption et le mensonge. Le commandant prétendument «responsable» d'une troupe sanguinaire et infâme devient un chef d'Etat agressif, qui pratique la répression. Un héros pacifique de la liberté libère son peuple du colonialisme, pour ensuite l'assujettir par sa soif du pouvoir et l'entraîner dans le marasme économique. Certains managers et membres de conseils d'administration encaissent des millions, alors que des centaines et des milliers de travailleurs d'un groupe sont licenciés ou que celui-ci fait faillite. Non pas le sens des responsabilités, mais la comptabilité «créative», des ententes sur les prix et le manque de parole vont de pair avec une mise en danger coupable de l'homme et de l'environnement. Je ne citerai qu'un exemple, impressionnant (et bien entendu très complexe): l'Argentine, le «pays de l'argent», était, jusqu'à y il a quelques décennies, parmi les 5 pays les plus riches du monde; nous voyons, entendons et lisons ce qu'est devenu ce pays (juin 2002). Ces événements graves semblent continuer: les chiffres à notre disposition indiquent qu'on compte en moyenne 3'500 nouveaux pauvres chaque jour et que le chômage représente 25% de la population. Selon une estimation, 20 % des enfants souffrent de sous-alimentation et 10% de la population n'a plus assez d'argent pour s'acheter de quoi se nourrir, dans un pays qui, aujourd'hui encore, exporte des céréales et de la viande en grandes quantités. Utilisation responsable du savoir? Que font les personnes influentes, qui devraient montrer l'exemple? Si l'on se tient informé sur l'actualité et que l'on observe la situation mondiale, on

est en droit d'en douter et de désespérer. Est-ce que cela a encore un sens de se pencher sur ce thème?

Deux exemples frappants:

1) Les mers sont pillées, en toute connaissance de cause

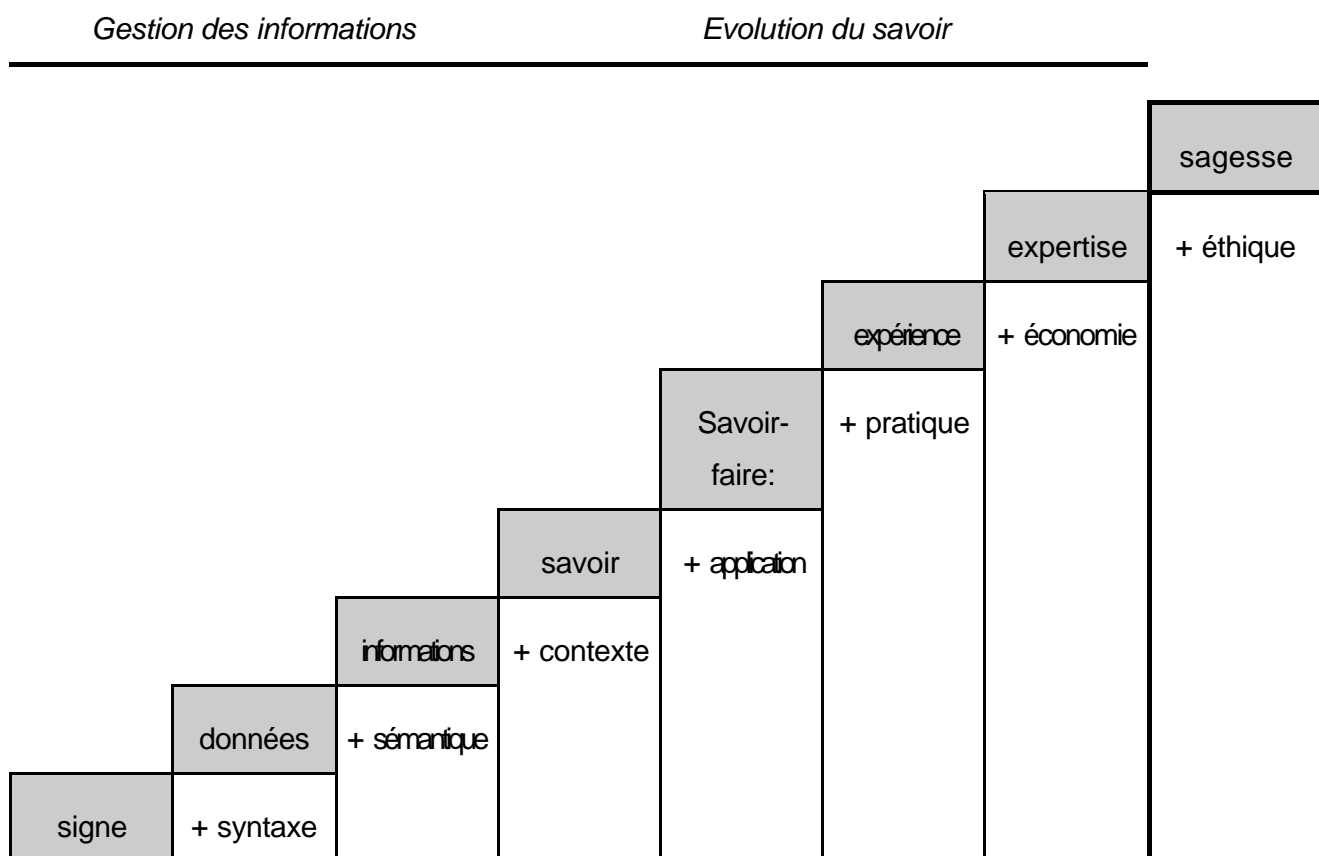
Selon l'opinion unanime des scientifiques, des politiciens et des organisations de protection de l'environnement, la pêche est menacée aux quatre coins du globe. Nous le savons: de nouvelles techniques de capture (développées sur la base de connaissances acquises) ont conduit à une «surexploitation dramatique» des fonds de pêche (citation de Franz Fischler, commissaire à l'agriculture de l'UE). Et si nous continuons à pêcher comme nous le faisons aujourd'hui, il n'y aura plus rien à pêcher d'ici dix ans environ. Bien entendu, dans ce cas aussi, nous sommes devant un problème extrêmement complexe. Tout cela n'intéresse pas les poissons, ni les grandes entreprises et les groupes, qui ont depuis longtemps remplacé les pêcheurs indépendants et les petites sociétés. Ce qui intéresse les «responsables» de ces groupes, c'est leur bénéfice actuel. On a le sentiment que chacun ne pense qu'à soi et à son argent et que rien d'autre ne l'intéresse. Il y a quelques années, nous avons vu en Norvège une installation de transformation du poisson, grande et moderne, construite cinq ans auparavant seulement, désaffectée et vide. Il n'y a plus rien à transformer, car les fonds de pêche ont été surpêchés. On était conscient du problème et les liens élémentaires de causalité étaient connus. On disposait du savoir nécessaire en matière de méthodes de pêche et on en connaissait les conséquences. Pourtant, on a continué à surpêcher, jusqu'à cette fin tragique. Le savoir, à lui seul, ne suffit pas et son utilisation à mauvais escient peut être néfaste.

2) «S'adapter à l'inévitable» au lieu d'agir d'une manière responsable

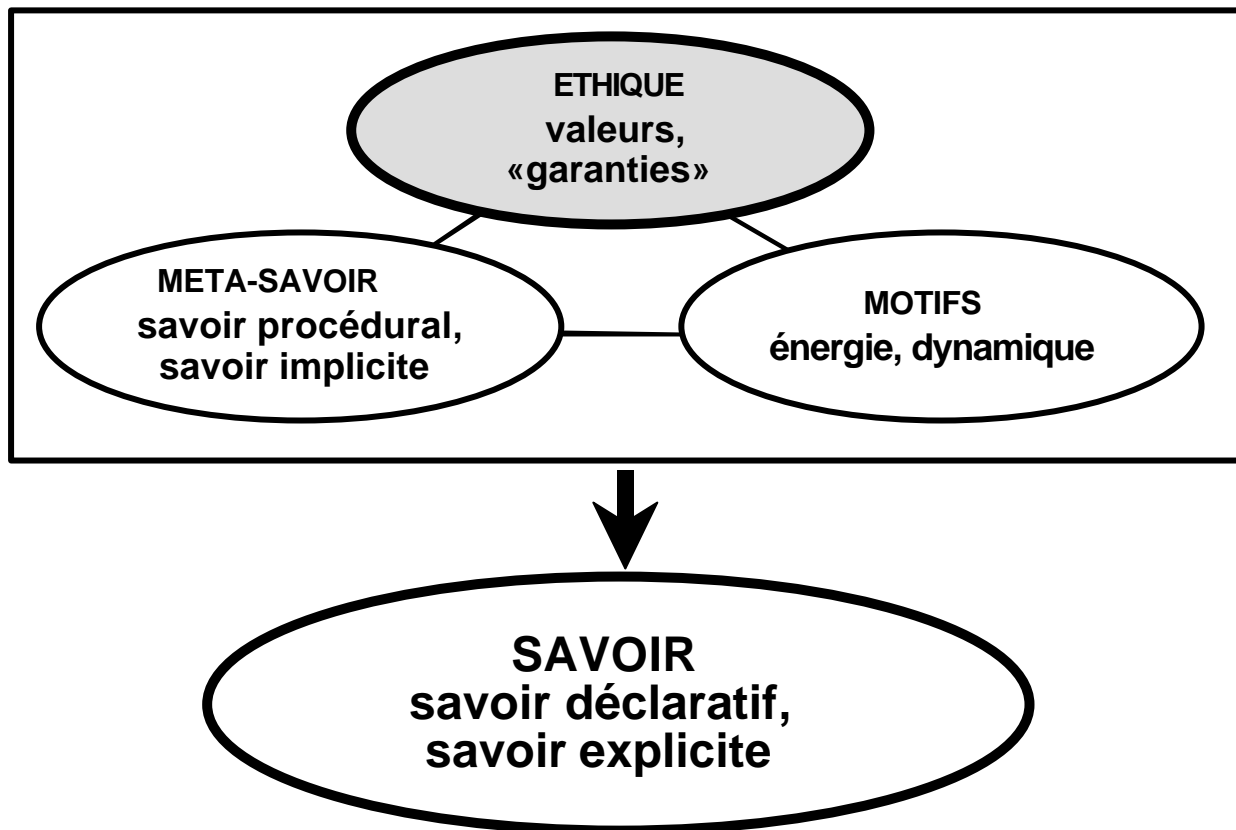
«Une étude du gouvernement des Etats-Unis a confirmé que les changements climatiques pourraient avoir des conséquences catastrophiques, y compris aux USA. Pourtant, Washington ne veut pas prendre de contre-mesures et préfère «s'adapter à l'inévitable». (...) La raison principale de cette évolution négative est due à des activités humaines, notamment à l'utilisation de combustibles fossiles. Cela fait partie de la culture générale de tout collégien, serions-nous tentés de dire; pourtant l'U.S. Climate Action Report 2002 est une nouveauté en la matière. Pour la première fois, le gouvernement américain s'aligne sur les connaissances mondialement reconnues de la recherche en matière de climatologie, que Washington avait définies comme imprécises, discutables ou scientifiquement contestables. L'autorité de l'environnement admet même que la plupart des changements climatiques auront des conséquences négatives et qu'ils détruiront des choses que l'on ne pourra pas remplacer ou seulement à grand frais.» (quotidien «Der Bund», 5 juin 2002, page 3, traduction de l'OFAG) Les responsables de cette puissance mondiale connaissent les problèmes gigantesques auxquels nous allons faire face et les conséquences catastrophiques qu'entraîneront certaines manières de se comporter. Ils savent sans aucun doute ce que l'on pourrait faire, c'est-à-dire ce qu'il faudrait faire de suite et impérativement. Or, ils ne font rien. Car il leur faudrait modifier leur propre comportement et fixer d'autres priorités. Le savoir devrait enfin être utilisé de manière responsable.

De l'information à la sagesse, par le biais du savoir

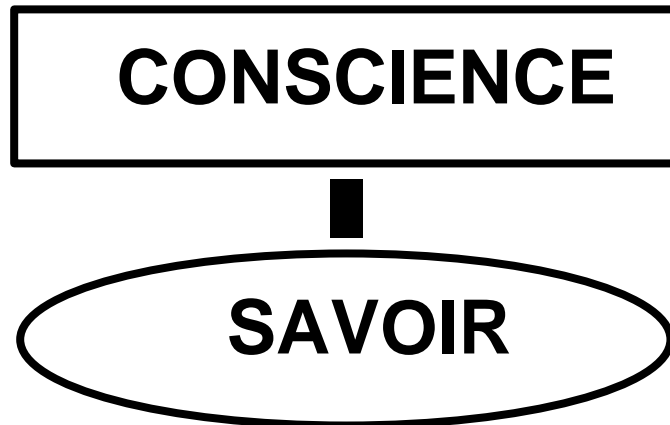
Il existe différentes espèces et catégories de «savoir». Les exemples ci-dessus concernent des informations, des chiffres, des faits, des comptes-rendus qui décrivent un état ou une situation déterminée. Il faut un savoir plus général (méta-savoir) pour utiliser le savoir *déclaratif*. Ce savoir *procédural* nous permet d'appliquer notre savoir dans des situations déterminées et dans des conditions bien précises. (Il existe aussi ce qu'on appelle le «savoir inerte»: nous disposons certes d'un savoir, mais il n'est pas applicable dans de nouvelles situations). Dans son «escalier du savoir», AUER (2002) représente la construction par degrés de «l'évolution du savoir». Cette représentation s'arrête toutefois au degré «expertise» et ne prend pas en compte le degré le plus important pour notre thème: lorsque nous parlons de l'utilisation responsable du savoir, nous devons tenir compte de la *dimension éthique* qui s'ajoute aux informations, au savoir et au savoir-faire, à l'expérience et à l'expertise. Je considère ce degré comme une forme de sagesse: un comportement responsable, éthiquement fondé.



Le savoir seul est statique, sec, inopérant, «inerte». C'est pourquoi d'autres facteurs liés au savoir sont d'une importance décisive: nous avons, d'une part, le méta-savoir plus général, qui permet une application «en connaissance de cause » du savoir, auquel s'ajoutent, par exemple, des aspects économiques (utilité, efficacité, effectivité, etc.) ou la didactique (le savoir sur le transfert des connaissances dans l'enseignement). De l'autre, je regrouperais tout ce qui «met en mouvement» le savoir, tout ce qui le charge d'énergie, le rend vivant, efficace et dynamique. Ces facteurs motivent notre comportement, nos actions. Tout cela est à son tour subordonné au domaine dont l'importance est primordiale dans le présent exposé: les valeurs éthiques, qui devraient servir de garantie et, en fin de compte, déterminer notre comportement (acceptation ou refus).



La langue nous indique la relation entre science et conscience (*Wissen* et *Gewissen* en allemand). (français et anglais: *science* - *conscience*; s'ajoute à cela un aspect particulier: dans ces deux langues, l'adjectif signifie «conscient», mais en réalité, au vu de son origine, lié à la conscience, conscient d'avoir une conscience ou, tout simplement «conscientieux». Le savoir atomique est constitué de la conscience atomique; en d'autres termes: le savoir sur la fission nucléaire (ou sur les méthodes de pêche, ou sur la combustion de combustibles fossiles dans un moteur) comprend l'utilisation à bon escient (=conscientieux) de la fission nucléaire, des méthodes de pêche ou du moteur à combustion. L'évolution continue du savoir dans tous les domaines requiert en fait une évolution parallèle de la conscience dans ces mêmes domaines. Le savoir dont nous disposons actuellement, dans la médecine, la physique, la biochimie et la biotechnologie ou, plus concrètement, le génie civil, la fabrication d'armes, l'agriculture, a un énorme potentiel par lequel nous pouvons mettre en danger, endommager ou détruire non seulement quelques champs ou forêts, certains paysages ou pays, mais des continents entiers, les mers et toute la biosphère. La conscience serait, en fait, la garantie permettant d'empêcher cela.



Les chiens ont, dans de nombreuses situations, une inhibition naturelle à mordre, par exemple, des chiots ou les êtres humains bien intentionnés à leurs égards. Une telle «inhibition» ou une manière d'agir consciente devrait conditionner notre comportement, si nous ne voulons pas être plus «bestiaux» que les animaux... (est-ce vraiment justifié de donner une connotation négative, dépréciative au terme «bestial» alors qu'«humain» a une connotation positive?)

Cela devrait nous inciter à développer une conscience responsable, applicable globalement, qui devrait remplacer nos inhibitions naturelles, l'instinct de survie et notre sens des responsabilités que nous avons perdus ou qui ont été enfouis sous le savoir (*homo sapiens*).

Savoir – liberté - responsabilité

Assumer une responsabilité requiert un savoir sur les faits et gestes et sur les conséquences qui en résultent et présuppose la liberté de dire «oui» ou «non» à ces faits et gestes. Celui qui ne sait pas ce qu'il fait et ignore les conséquences de ses faits et gestes, celui-là ne peut pas avoir de responsabilité découlant de ses agissements. «Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font» (Evangile selon Saint Luc, chap. 23, verset 34). Jésus a été supplicié et mis sur la croix et pourtant il demande le pardon pour ses bourreaux, parce qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient et qu'ils ne savaient pas qui il était. Mais il ne sera pas pardonné à celui qui sait et qui n'adapte pas son comportement en conséquence.

La responsabilité ne doit pas rester un vain mot

La notion de «sentiment de responsabilité» est trop générale et pas assez contraignante; c'est pourquoi elle est galvaudée. Elle devrait être plus claire, plus compréhensible et plus pointue. J'aimerais donc donner ici des formulations plus concrètes, sous forme de thèses, afin d'inciter, j'espère, à la réflexion :

- **Avoir un sentiment de responsabilité, c'est... s'expliquer**

Une des définitions de «responsable» est: «qui doit rendre compte de ses actes à quelqu'un». Ce quelqu'un n'est pas n'importe qui, ce n'est pas un semblable et il est absolument et définitivement incorruptible. C'est une instance supérieure à l'individu, indépendante de lui; à l'inverse, l'homme en dépend.

- **Avoir un sentiment de responsabilité, c'est... être solidaire**
«Etre responsable» doit aussi signifier aujourd'hui «être solidaire». Non pas l'égoïsme et l'intérêt personnel, mais la solidarité dans l'utilisation du savoir. Le savoir ne doit pas profiter uniquement aux privilégiés qui le détiennent, mais doit contribuer au bien de tous les être humains. Une utilisation non solidaire du savoir conduit à une aggravation des clivages riches-pauvres, propriétaires-démunis, suralimentés-sous-alimentés, qui peut prendre une ampleur mondiale et conduire à une catastrophe planétaire.
«Notre planète n'est pas habitée par l'homme, mais par des hommes. Le pluriel est la loi de la Terre.» (traduction en substance; Hannah Arendt: *La vie de l'esprit*)
Un des dix Commandements n'est-il pas justement: «Aime ton prochain comme toi-même»? (Moïse 3/19, verset 18; évangile selon saint Mathieu 22, verset 39):
- **Avoir un sentiment de responsabilité, c'est... être respectueux**
«Etre responsable» signifie aussi «être respectueux: Non pas le manque d'égard dans l'utilisation du savoir (qui peut aussi être une attitude de ne pas vouloir savoir et de fermer les yeux), mais le respect des autres, du monde animal et végétal, du sol fertile, de l'eau, etc.; surtout des êtres vivants et de toute la création.
(Le mot «respect» vient du latin «re-spicere» = avoir des égards)
- **Avoir un sentiment de responsabilité, c'est... être humble**
«Etre responsable» signifie aussi «être humble». De nos jours, la notion d'humilité n'est plus guère utilisée. L'humilité n'aide pas particulièrement à arriver au sommet, ce n'est pas non plus grâce à elle que l'on gagnera beaucoup d'argent... L'utilisation responsable du savoir devrait conduire à ne pas vouloir toujours davantage (au détriment d'autres individus ou de la nature), mais à prendre au sérieux le savoir sur l'importance existentielle de l'équilibre dynamique, vivant. Cela signifie que nous devons nous limiter. Si nous ne voulons pas perdre, à moyen et à long terme, la base de notre existence, qui nous fait vivre et dont nous dépendons, nous n'avons pas le choix. (pour prendre un langage imagé: «Nous coupons la branche sur laquelle nous sommes assis.»)
- **Avoir un sentiment de responsabilité, c'est... aimer**
«Etre responsable» c'est enfin «aimer». Ce terme est très vaste et a plusieurs significations. Nous connaissons tous la force et l'importance existentielle de l'amour. Pour cette raison, le sentiment de responsabilité doit être imprégné d'amour. Saint Augustin (354 – 430 après J.-C.) a écrit une maxime, que je médite souvent: DILIGE ET FAC QUOD VIS / aime et fais ce que tu veux (In epistulam Joannis VII, 8). Par «dilige», on n'entend pas un amour aveugle, mais plutôt un amour valorisant, décisif, conscient et «consciencieux». Il peut être utile d'approfondir cette pensée.

Je suis conscient que cette dernière réflexion nous a amenés à manier des notions qui ne relèvent plus seulement de la raison et du rationnel. Seulement: nous savons aussi que la raison et le savoir seuls sont insuffisants. Malgré notre raison, nous agissons de manière déraisonnable et à l'encontre du bon sens. C'est pourquoi, il faut davantage. Nous avons besoin, dans les fonctions dirigeantes d'êtres humains qui utilisent leur savoir de manière responsable et consciencieuse.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Jürg Schüpbach

Ecole et formation d'instituteur dans le canton de Berne (Suisse). Etudes de pédagogie et de psychopédagogie, de didactique générale et de philologie allemande à l'Université de Berne; 1980, examen d'Etat couronné par un diplôme de «professeur en sciences pédagogiques». Chargé de cours de didactique générale, de psychopédagogie et d'études de pratique professionnelle, d'abord à l'Ecole normale du canton de Berne (formation de base des maîtres-se-s primaires, depuis 1990 auprès de l'Université de Berne (formation de base des maîtres-se-s secondaires, degrés I et II); engagé en outre dans le perfectionnement didactique et psychopédagogique des chargé-e-s de cours des hautes écoles spécialisées.
